

La grâce à bon marché, c'est la justification du péché et non du pécheur. Puisque la grâce fait tout seule, tout peut donc rester comme avant. « Toutes nos œuvres sont vaines ». Le monde reste monde et nous demeurons pécheurs, « même avec la vie la meilleure »<sup>3</sup>. Que le chrétien vive donc comme le monde, qu'il soit en toutes choses semblable au monde et qu'il ne s'avise surtout pas — sous peine de tomber dans l'hérésie illuministe ! — de mener sous la grâce une vie différente de celle qu'on mène sous le péché ! Qu'il se garde de s'en prendre à la grâce, de flétrir la grâce immense, la grâce à bon marché, et de réintroduire l'esclavage de la lettre par une tentative de vivre dans l'obéissance aux commandements de Jésus Christ ! Le monde est justifié par grâce ; il faut donc — en raison du sérieux de cette grâce !, pour ne pas résister à cette irremplaçable grâce ! — que le chrétien vive comme le reste du monde ! Il aimerait certes faire quelque chose d'extraordinaire ; ne pas le faire, mais être au contraire obligé de vivre comme le monde, constitue sans nul doute le renoncement le plus pénible. Il doit pourtant pratiquer l'abnégation, parvenir à renoncer à se distinguer du monde par sa vie. Il importe qu'il laisse la grâce être réellement grâce, afin de ne pas détruire la foi qu'a le monde en cette grâce à bon marché. Toutefois, dans sa sécularité, dans ce renoncement nécessaire qu'il lui faut accepter pour l'amour du monde — bien plus : pour l'amour de la grâce ! —, que le chrétien soit assuré (*securus*<sup>4</sup>) en toute tranquillité, puisqu'il possède la grâce qui fait tout seule. Le chrétien n'a donc pas à vivre en disciple à la suite du Christ, il n'a qu'à faire confiance à la grâce ! C'est là la grâce à bon marché, la justification du péché mais non la justification du pécheur repentant, du pécheur qui abandonne son péché et s'en détourne ; ce n'est pas ce pardon des péchés qui nous sépare du péché. La grâce à bon marché, c'est la grâce que nous avons par nous-mêmes.

La grâce à bon marché, c'est la prédication du pardon sans repentance, c'est le baptême sans discipline ecclésiastique, c'est la cène sans confession des péchés, c'est l'absolution sans confession personnelle. La grâce à bon marché, c'est la grâce sans la marche à la suite de Jésus, la grâce sans la croix, la grâce abstraction faite de Jésus Christ vivant et incarné.

3. Citation tirée de la deuxième strophe du cantique de Martin Luther *Aus tiefer Not schreie ich zu dir*. E. BRUNNER met ces lignes en rapport avec la *iustitia civilis* (« justice civile ») dans *Das Gebot*, p. 163, passage marqué par Bonhoeffer dans son exemplaire du livre. On trouve des allusions à ce thème dans les notes du premier cours sur la *Nachfolge* en 1935 NL B 8 (1).

4. Voir M. LUTHER, *Vorlesung über den Römerbrief von 1515/1516*, éd. par Ficker, vol. II, p. 166ss. BONHOEFFER interprétait cette fausse sécurité (*securitas*, à la différence de la *certitudo*, « certitude ») en se référant au roi David (1935 DBW 14, p. 895s.) : il « pécha en s'appuyant sur la promesse, il pécha en s'appuyant sur la grâce ».

## LA GRÂCE QUI COÛTE<sup>1</sup>

La grâce à bon marché est l'ennemie mortelle de notre Eglise. Actuellement, dans notre combat, il en va de la grâce qui coûte.

La grâce à bon marché, c'est la grâce considérée comme une marchandise à brader, le pardon au rabais, la consolation au rabais, le sacrement au rabais ; la grâce servant de réservoir intarissable à l'Eglise, dans lequel puisent des mains inconsidérées pour distribuer sans hésitation ni limite ; la grâce sans aucun prix, sans aucun coût. Car on se dit que, en raison de la nature même de la grâce, la facture est par avance et définitivement réglée. Sur la foi de cette facture acquittée, on peut tout avoir gratuitement. Les dépenses engagées sont infiniment grandes, par conséquent les possibilités d'utilisation et de dilapidation sont, elles aussi, infiniment grandes. D'ailleurs, que serait une grâce qui ne serait pas une grâce à bon marché ?

La grâce à bon marché, c'est la grâce envisagée comme doctrine, principe, système ; c'est le pardon des péchés considéré comme une vérité universelle ; c'est l'amour de Dieu pris comme idée chrétienne de Dieu. L'affirmer, c'est déjà posséder le pardon de ses péchés. L'Eglise de cette doctrine de la grâce est d'ores et déjà, par elle, participante de la grâce. Dans cette Eglise, le monde trouve, à bon marché, un voile pour couvrir ses péchés, dont il ne se repent pas et dont, *a fortiori*, il ne désire pas être libéré. De ce fait, la grâce à bon marché est la négation de la Parole vivante de Dieu, la négation de l'incarnation de la Parole de Dieu<sup>2</sup>.

1. La première partie du livre, qui commence par cette introduction, n'avait aucun titre dans le manuscrit donné à l'impression, alors qu'elle est indiquée comme suit par BONHOEFFER (1936 DBW 14, p. 618) : « Nachfolgen bei den Synoptikern » (« Vivre en disciple dans les synoptiques »), c'est-à-dire dans les trois premiers évangiles.

2. Sur l'incarnation — terme qui apparaît seulement le 3 février 1936 dans les notes des auditeurs de Finkenwalde (DBW 14, p. 461, n. 227) —, voir notamment *infra* le chapitre final « L'image du Christ ».

La grâce qui coûte, c'est le trésor caché dans le champ : à cause de lui, l'homme va et vend joyeusement tout ce qu'il a<sup>5</sup>; c'est la perle de grand prix : pour l'acquérir, le marchand abandonne tous ses biens<sup>6</sup>; c'est la royauté du Christ : à cause d'elle, l'homme s'arrache l'œil qui est pour lui une occasion de chute<sup>7</sup>; c'est l'appel de Jésus Christ : l'entendant, le disciple abandonne ses filets et le suit<sup>8</sup>.

La grâce qui coûte, c'est l'Évangile qu'il faut toujours chercher à nouveau, c'est le don pour lequel il faut prier, c'est la porte à laquelle il faut frapper<sup>9</sup>.

Elle coûte, parce qu'elle appelle à devenir disciple à la suite de Jésus; elle est grâce, parce qu'elle appelle à suivre *Jésus Christ*. Elle coûte, parce qu'elle coûte à l'être humain le prix de sa vie; elle est grâce, parce que, alors seulement, elle offre la vie à l'homme. Elle coûte, parce qu'elle condamne le péché; elle est grâce, parce qu'elle justifie le pécheur. La grâce coûte cher d'abord, parce qu'elle a coûté cher à Dieu, parce qu'elle a coûté à Dieu la vie de son Fils – « vous avez été acquis à un prix élevé »<sup>10</sup> –, parce que ce qui coûte cher à Dieu ne peut être bon marché pour nous. Elle est grâce d'abord, parce que Dieu n'a pas trouvé que son Fils fût trop cher pour notre vie, mais qu'il l'a donné pour nous. La grâce qui coûte, c'est l'incarnation de Dieu.

La grâce qui coûte, c'est la grâce en tant qu'elle est le sanctuaire de Dieu qu'il faut protéger du monde, qu'on n'a pas le droit de livrer aux chiens<sup>11</sup>; aussi est-elle grâce en tant que Parole vivante, Parole de Dieu qu'il prononce lui-même comme il lui plaît. Cette Parole nous atteint sous la forme d'un appel miséricordieux à suivre Jésus, elle se présente à l'esprit angoissé et au cœur abattu sous la forme d'une parole de pardon<sup>12</sup>. La grâce coûte cher, parce qu'elle contraint l'homme à se soumettre au joug de la marche à la suite de Jésus Christ, mais c'est une grâce que Jésus dit : « Mon joug est doux et mon fardeau léger »<sup>13</sup>.

A deux reprises, Pierre a entendu l'appel : Suis-moi ! Ce fut la première et la dernière parole adressée par Jésus à son disciple (Mc 1,17; Jn 21,22).

5. Mt 13,44.

6. Mt 13,45.

7. Mc 9,47 (cf. Mt 5,29). Le mot *basileia*, que Luther traduit par « Royaume » (de Dieu), laisse entendre le mot « roi »; l'expression « office royal du Christ » a été employée par les théologiens réformés – moins par les luthériens.

8. Mc 1,16-20.

9. Mt 7,7.

10. 1 Co 6,20.

11. Mt 7,6. Cela s'appelle déjà à Finkenwalde (de même qu'en 1944 DBW 8, p. 415 = ODB 8 [RS], p. 337s.) « discipline de l'arcane », 1935-1936 DBW 14, p. 549s.

12. Ps 51,19.

13. Mt 11,30.

Toute sa vie se trouve comprise entre ces deux appels. La première fois, au bord du lac de Génésareth, Pierre avait, à l'appel de Jésus, abandonné ses filets, sa profession, et l'avait suivi sur parole. La dernière fois, le ressuscité le rencontre de nouveau au bord du lac de Génésareth, exerçant son ancienne profession, et c'est encore une fois : Suis-moi ! Entre les deux, il y a toute une vie de disciple à la suite du Christ. Au centre se trouve la confession où Pierre reconnaît Jésus comme le Christ de Dieu. Par trois fois, au début, à la fin et à Césarée de Philippe<sup>14</sup>, Pierre s'est entendu annoncer la même chose : le Christ est son Seigneur et son Dieu. C'est la même grâce du Christ qui l'appelle : Suis-moi ! et qui se révèle à lui dans sa confession de foi au Fils de Dieu.

A trois reprises, la grâce s'est arrêtée sur la route de Pierre, la grâce une, annoncée trois fois différemment; ainsi était-elle la grâce propre du Christ et non une grâce que le disciple se serait personnellement attribuée. Ce fut la même grâce du Christ qui triompha du disciple en l'amenant à tout quitter<sup>15</sup> à cause de la vie à la suite de Jésus, qui produisit en lui la confession de foi devant sembler blasphématoire au monde; ce fut cette même grâce qui appela Pierre, l'infidèle, à entrer dans l'ultime communion, celle du martyr, lui pardonnant ainsi tous ses péchés. Grâce et vie à la suite du Christ sont, dans la vie de Pierre, indissolublement liées. Il avait reçu la grâce qui coûte.

Avec l'expansion du christianisme et la conformité croissante de l'Eglise au monde (*Verweltlichung*), la notion de grâce qui coûte se perdit graduellement. Le monde était christianisé et la grâce était devenue le bien commun d'un monde chrétien. On pouvait l'avoir à bon marché. Cependant, l'Eglise romaine conservait un reste de cette notion première. Il est d'une importance capitale que le monachisme ne se soit point séparé de l'Eglise et que l'Eglise, avisée, ait encouragé le monachisme. En ce lieu, à la périphérie de l'Eglise, on maintint cette notion de grâce qui coûte, de la grâce qui implique la vie à la suite de Jésus<sup>16</sup>. Des êtres humains, pour l'amour du Christ, quittaient tout ce qu'ils avaient et s'essayaient à obéir, dans une pratique quotidienne<sup>17</sup>, aux stricts commandements de Jésus. De sorte que la vie monacale devint une vivante

14. Lieu de la confession de Pierre, voir Mt 16,13(ss.); Mt 16,24 : l'appel de Jésus à le suivre.

15. Mc 10,28. Dans le ThWNT, vol. I, p. 214, l'article *akolouthēō* (« suivre »), rédigé par Gerhard KIRTEL, et que Bonhoeffer a travaillé, cite ce passage.

16. Voir 14 janvier 1935 DBW 13, p. 273 : « La restauration de l'Eglise vient certainement d'une sorte de nouveau monachisme ».

17. BONHOEFFER emploie ici *Übung*, le terme allemand habituel pour « exercice », à la place du terme *Exercitium* venant du latin *exercitium* et qu'il utilisa en 1932 (DBW 3, p. 23, n. 10 = H.-C. ASKANI, « Préface », in : CC, 1999, p. 11, n. 13) et en 1933 (DBW 12, p. 199).

protestation à l'endroit de la conformité du christianisme au monde et de la grâce à prix réduit. Mais l'Eglise, en supportant cette protestation, en ne la laissant pas se développer jusqu'à ses manifestations ultimes, l'a relativisée ; bien plus, elle en a même dès lors tiré la justification de sa propre vie de conformité au monde ; car désormais la vie monacale se trouva être la prouesse isolée de quelques-uns, à laquelle il n'était pas question d'atteindre la masse du peuple de l'Eglise. La funeste limitation des commandements de Jésus, pour ce qui est de leur autorité, à un certain groupe d'hommes particulièrement qualifiés, entraîna la différenciation de degrés dans l'obéissance chrétienne : un engagement maximum et un engagement minimum. De sorte qu'on put désormais, face à d'autres attaques dirigées contre la conformité de l'Eglise au monde, indiquer la possibilité de suivre le chemin du monachisme à l'intérieur de l'Eglise, à côté duquel l'éventualité d'un autre chemin plus aisé était parfaitement justifiée. C'est ainsi que le rappel de la conception chrétienne primitive de la grâce qui coûte, telle que le monachisme aurait dû la maintenir dans l'Eglise de Rome, devait paradoxalement fournir à son tour l'ultime justification de la conformité de l'Eglise au monde. En tout cela l'erreur décisive du monachisme (en dépit de toutes les erreurs qu'il a commises dans l'interprétation du contenu de la volonté de Jésus) ne fut pas de suivre l'itinéraire de la grâce dans une vie stricte à la suite de Jésus. Le monachisme s'est bien plutôt éloigné fondamentalement de ce qui est chrétien en laissant son itinéraire devenir la prouesse isolée et facultative de quelques-uns et, ce faisant, en revendiquant pour cet itinéraire un caractère méritoire particulier.

Lorsque Dieu, lors de la Réforme, réveilla, par le moyen de son serviteur Martin Luther, l'Evangile de la pure grâce qui coûte, il fit passer le chemin de Luther par le couvent. Luther fut moine. Il avait tout quitté et voulait suivre le Christ dans l'obéissance totale. Il renonça au monde et se mit à œuvrer en chrétien. Il apprit à obéir au Christ et à son Eglise, parce qu'il savait que seul celui qui est obéissant peut croire. L'engagement total de sa vie fut, pour Luther, le prix de son appel au couvent. Sur le chemin qu'il avait choisi, il se heurta à Dieu lui-même. Dieu lui montra par l'Ecriture que suivre Jésus n'est pas la prouesse méritoire propre à quelques-uns, mais un commandement divin adressé à tous les chrétiens. L'humble entreprise de la vie à la suite du Christ était devenue, dans le monachisme, œuvre méritoire des saints<sup>18</sup>. La négation de soi de celui qui

18. Voir 1935 NL B 8 (1) : « Dans le *catholicisme*, la marche à la suite de Jésus [l'imitation de Jésus Christ] ne fut pas corrompue du fait que certains entrèrent dans les monastères, mais du fait qu'on lui attribua un mérite, un caractère extraordinaire ». Voir KIERKEGAARD, p. 146 : « Autrement, comment le mérite aurait-il pu entrer dans le monde

vit en disciple<sup>19</sup> s'y révélait ultime affirmation spirituelle de soi-même par les personnes pieuses<sup>20</sup>. Ainsi le monde avait-il pénétré de force en plein milieu de la vie monacale où il se remettait dangereusement à l'œuvre. A travers l'évasion monastique hors du monde, on pouvait distinguer une des formes les plus subtiles de l'amour du monde<sup>21</sup>. C'est dans cet échec de l'ultime possibilité de mener une vie pieuse que Luther saisit la grâce. Il vit dans la faillite du monde monacal la main salvatrice de Dieu tendue en Jésus Christ. Il la saisit, assuré que « toutes nos œuvres sont vaines, même avec la vie la meilleure »<sup>22</sup>. La grâce qui s'offrit à lui coûtait cher, elle brisa toute son existence. Il lui fallut, une fois de plus, abandonner ses filets et suivre<sup>23</sup>. La première fois, lorsqu'il entra au couvent, il avait tout laissé derrière lui, excepté lui-même, son « moi » pieux. Cette fois, cela aussi lui fut retiré. Il ne se guidait plus selon son propre mérite, mais selon la grâce de Dieu. Il ne lui fut pas dit : « Certes, tu as péché, mais tout cela est pardonné, demeure où tu es, mets ton espoir dans le pardon ! » Luther dut quitter le couvent et rentrer dans le monde, non que le monde fût en soi bon et saint, mais le couvent n'était rien d'autre que le monde<sup>24</sup>.

L'itinéraire de Luther, sortant du couvent pour rentrer dans le monde, représente l'attaque la plus rude dirigée contre le monde depuis le christianisme primitif. Le refus signifié au monde par le moine n'était qu'un jeu d'enfant comparé au refus subi par le monde en la personne de celui qui y rentrait. L'attaque, maintenant, devenait frontale<sup>25</sup> ; il fallait désormais suivre Jésus au beau milieu du monde. Ce qui avait été pratiqué comme une prouesse isolée, au milieu des circonstances et des allègements particuliers de la vie conventuelle, était dès lors pour chaque chrétien dans le monde une nécessité et un commandement. Il fallait pratiquer l'obéissance totale au commandement de Jésus dans la vie professionnelle de tous les jours. C'est ainsi que le conflit entre la vie du chrétien et celle du monde s'aggrava de façon incalculable ; le chrétien s'en prenait au monde, c'était du corps à corps.

si on avait fermement tenu au fait que la marche à la suite du Christ était simplement ce qui était commandé » [X, iv, A 556 (1852)] ?

19. Mc 8,34.

20. [Voir aussi THOMAS a Kempis, *L'Imitation de Jésus Christ*, I, II, 11. N.d.T.]

21. Voir KIERKEGAARD, p. 147 : la satisfaction d'être considérés « comme des personnes extraordinaires » est « de nouveau mondanité » [X, iv, A 556 (1852)].

22. Citation du cantique *Aus tiefer Not schreie ich zu dir*, voir *supra* p. 24, n. 3.

23. Voir Mc 1,18.

24. Voir 1936 DBW 14, p. 798 : dans l'Ecriture, le « monde [...] est tout ce qui tend à éloigner mon cœur de Dieu ».

25. Voir KIERKEGAARD, p. 129 : « Si l'ordre établi devait subir une attaque directe, en voici une : [...] Luther libéra "la marche à la suite du Christ" d'une mécompréhension issue de l'imaginaire » [X, III, A 510 (1850)].

Il n'est pas possible de commettre plus funeste méprise à propos de l'action de Luther si l'on pense que, en découvrant l'Évangile de la pure grâce, il a proclamé une dispense d'obéissance à l'égard du commandement de Jésus dans le monde; que la découverte de la Réforme a été la canonisation, la justification du monde par le moyen de la grâce qui pardonne. Pour Luther, la vocation séculière du chrétien ne reçoit au contraire toute sa justification que parce qu'en elle se fait entendre avec toute la netteté voulue la protestation contre le monde. Ce n'est que dans la mesure où la vocation séculière du chrétien s'exerce dans la vie à la suite de Jésus qu'elle reçoit, à partir de l'Évangile, un droit nouveau. C'est la justification du pécheur, non la justification du péché, qui amena Luther à sortir du couvent. C'est la grâce qui coûte cher qui avait été donnée à Luther. Elle était grâce, parce qu'elle était comme de l'eau répandue sur une terre aride, parce qu'elle consolait de l'angoisse, parce qu'elle libérait de l'esclavage des chemins que l'homme avait librement choisis, parce qu'elle était le pardon de tous les péchés. C'était une grâce qui coûte, parce qu'elle ne dispensait pas de travailler, rendant au contraire infiniment plus pressant l'appel à obéir à Jésus. Mais c'est précisément là où elle coûtait qu'elle était grâce, et précisément là où elle était une grâce qu'elle coûtait cher. Ce fut le secret de l'Évangile de la Réforme, le secret de la justification du pécheur.

Et pourtant, dans l'histoire de la Réforme, ce n'est pas la reconnaissance par Luther de la pure grâce qui coûte qui a fini par remporter la victoire, mais ce fut l'instinct religieux de l'homme toujours en éveil pour découvrir l'endroit où l'on peut acquérir la grâce au prix le plus bas<sup>26</sup>. Il ne fallut qu'un léger déplacement d'accent, à peine perceptible : le travail le plus dangereux, le plus pernicieux était accompli ! Luther avait enseigné que l'être humain, jusque dans ses œuvres et ses voies les plus pieuses, ne saurait subsister devant Dieu, parce que, au fond, c'est toujours lui-même qu'il recherche. Et, au milieu de cette détresse, il avait saisi, dans la foi, la grâce du pardon libre et inconditionnel de tous les péchés. En enseignant cela, Luther savait que, pour lui, cette grâce avait coûté une vie, que c'en était encore le prix quotidien ; car, par la grâce, il ne se trouvait certes pas dispensé de la vie à la suite du Christ, au contraire il y était maintenant plus que jamais poussé. Lorsque Luther parlait de la grâce, il pensait toujours en même temps à sa propre vie qui, par la grâce seulement, avait été

26. Voir KIERKEGAARD, p. 171 : « On trouva que le pape était devenu trop cher » ; Kierkegaard pensait que le changement opéré par Luther avait permis « d'obtenir la béatitude encore à bien meilleur marché, de manière purement gratuite » [X, iv, A. 371 (1851)] ; p. 176 : « dès qu'on élimine la marche à la suite du Christ, la "grâce" devient en fait indulgence » [X, iv, A. 618 (1852)]. De même 1936-1937 DBW 14, p. 751 : « Évangile = indulgence à bon marché ».

soumise à l'obéissance totale au Christ. Il ne pouvait absolument pas parler de la grâce en d'autres termes. La grâce agit seule ; Luther l'avait dit<sup>27</sup> ; ses disciples le répèrèrent littéralement, à la seule différence près qu'ils oublièrent bientôt de penser et de dire en même temps ce à quoi Luther avait toujours pensé comme allant de soi : la vie de disciple, dont il n'avait même plus besoin de parler, parce qu'il s'exprimait lui-même comme un homme que la grâce avait conduit à la marche la plus difficile à la suite du Christ. La doctrine des élèves de Luther dépendait donc incontestablement de sa doctrine, et cependant cette doctrine fut la fin, l'anéantissement de la Réforme en tant que révélation de la grâce de Dieu qui coûte ici-bas. La justification du pécheur dans le monde se transforma en justification du péché et du monde. La grâce qui coûte devint grâce à bon marché, sans vivre en disciple à la suite du Christ.

Lorsque Luther disait que notre œuvre est vaine, même dans la meilleure des vies, et que, partant, rien n'a de valeur auprès de Dieu, « si ce ne sont la grâce et la miséricorde, pour pardonner les péchés »<sup>28</sup>, il le disait en homme qui se savait sans cesse appelé, jusqu'à cet instant, et à cet instant même, à vivre à la suite de Jésus, abandonnant tout ce qu'il avait. La reconnaissance de la grâce fut pour lui l'ultime et radicale rupture avec le péché de sa vie, mais elle n'en fut jamais la justification. Elle fut, lorsqu'il saisit le pardon, l'ultime et radical renoncement à une vie selon sa propre volonté, et ce n'est qu'ainsi qu'elle fut véritablement un appel sérieux à vivre à la suite de Jésus. Chaque fois, ce fut pour lui un « résultat », mais évidemment un « résultat »<sup>29</sup> divin et non humain. Or, ses successeurs firent de ce résultat l'hypothèse de principe d'un calcul. Tout le malheur est là. Si la grâce est le « résultat », donné par le Christ lui-même, de la vie chrétienne, cette vie n'est à aucun moment dispensée de la vie à la suite de Jésus. Si, en revanche, la grâce est l'hypothèse de principe de ma vie chrétienne, je possède ainsi par avance la justification des péchés que je commets pendant cette vie dans le monde. Je puis donc continuer à pécher, fort de cette grâce, puisque le monde est, en principe, justifié par grâce. Par conséquent, je demeure comme auparavant dans mon existence bourgeoise séculière (*bürgerlich-weltliche*)<sup>30</sup>, les choses restent ce qu'elles sont et je puis être sûr que la grâce de Dieu me couvre. Sous couvert de cette grâce, le monde entier est devenu « chrétien » ; mais, sous couvert de cette grâce, le christianisme est devenu monde à un point

27. Dans sa traduction de Rm 3,28, Luther souligne cet aspect en ajoutant le terme explicatif « seule » : « Ainsi nous tenons au fait que l'être humain est justifié sans les œuvres de la loi, par la foi seule » — juste par la « grâce » (Rm 3,24 ; 4,4).

28. Tiré du cantique *Aus tiefer Not schreie ich zu dir*, cité *supra* p. 24, n. 3.

29. Bonhoeffer se rallie ici au langage de Kierkegaard, voir le paragraphe suivant.  
30. [Nous traduisons *bürgerlich* par « bourgeois » plutôt que « civile », car ce terme a ici un sens péjoratif en référence à Barth qui vise le *Kulturprotestantismus*. N.d.E.]

jamais encore atteint. Le conflit est résolu, qui opposait la vie chrétienne à la vie professionnelle dans le cadre d'une existence bourgeoise séculière. La vie chrétienne consiste précisément pour moi à vivre dans le monde et comme le monde, à ne me distinguer en rien de lui; il ne m'est pas permis - à cause de la grâce! - de m'en distinguer en quoi que ce soit! La vie chrétienne consiste pour moi à me rendre à un moment donné de l'espace du monde dans celui de l'Église où l'on m'assure du pardon de mes péchés. Me voici dispensé de la vie à la suite de Jésus par la grâce à bon marché qui se doit d'être l'ennemie la plus acharnée de la vie de disciple, qui se doit de haïr et mépriser la véritable vie à la suite de Jésus. La grâce comme hypothèse, c'est la grâce à bon marché; la grâce comme résultat, c'est la grâce qui coûte. Il est effrayant de constater tout ce qui en dépend, de constater la façon dont une vérité évangélique est énoncée et utilisée. C'est la même parole que celle qui annonce la justification par la foi seule, et cependant un usage faux de cette même phrase conduit à la destruction totale de son essence.

Lorsque, à la fin de sa vie, Faust dit, dans son travail sur la connaissance : « Je vois que nous ne pouvons rien savoir »<sup>31</sup>, c'est là un résultat, quelque chose de fondamentalement différent de ce que serait cette phrase, si un étudiant de première année cherchant à justifier sa paresse la représentait à son compte (Kierkegaard)<sup>32</sup>. En tant que résultat, la phrase est vraie; en tant qu'hypothèse, c'est s'abuser soi-même. Cela signifie qu'une connaissance ne saurait être séparée de l'existence dans laquelle elle est acquise. Seul celui qui, vivant à la suite de Jésus, renonce à tout ce qu'il possède, a le droit de dire qu'il est justifié par la foi seule. Il reconnaît la grâce jusque dans l'appel à vivre en disciple, et la grâce, pour lui, est cet appel. Mais quiconque veut, par cette grâce, se dispenser de vivre à la suite de Jésus se trompe lui-même.

Et pourtant, Luther lui-même ne s'est-il pas trouvé dangereusement près de commettre cette totale méprise sur le sens de la grâce? Quel sens cela a-t-il, lorsqu'il peut dire : *Pecca fortiter, sed fortius fide et gaude in Christo* - « pêche courageusement, mais crois et réjouis-toi en Christ d'autant plus courageusement » [Enders, vol. 3, p. 208, 118ss.<sup>33</sup>]? C'est-à-dire : te voilà pécheur, et tu ne pourras pas te sortir du péché; moine ou

31. Voir Johann Wolfgang von Goethe, *Faust*, première partie, vers 364.

32. Voir KIERKEGAARD, p. 182 : « Si j'étais un débitant de bière, [...] conscient de ne pas avoir l'instruction suffisante comme ces savants pour dire : "Ce n'est pas le savoir qui importe", je n'oserais pas accepter ce résultat et le répéter, de même ici, et à plus forte raison (car cette affaire est bien plus importante), je ne veux accepter comme résultat ce qui est luthérien » (souligné par Bonhoeffer) [XI, II, A 301 (1853-1854)] (cf. p. 153 = *Journal*, vol. IV, p. 301 [X, IV, A 451 (1852)]).

33. Même référence chez K. HOLL, *Luther*, p. 253, n. 3, et DBW 2 (AS), p. 120. Voir maintenant WA, BR 2, 372, 848.

laïc, que tu désires être pieux ou méchant, tu n'échappes pas aux filets du monde, tu pêches. Pêche donc courageusement, et précisément du fait de la grâce déjà advenue! S'agit-il d'une proclamation ouverte de la grâce à bon marché, d'un sauf-conduit donné au péché, de la suppression de la vie à la suite de Jésus? Est-ce un appel blasphématoire à pécher de propos délibéré du fait de la grâce? Peut-on faire preuve d'un mépris plus démoniaque à l'égard de la grâce qu'en péchant du fait de la grâce de Dieu qui nous est donnée? Le catéchisme catholique n'a-t-il pas raison de déceler ici le péché contre le Saint-Esprit?<sup>34</sup>

Il convient ici, pour comprendre, de s'appliquer à distinguer résultat et hypothèse. Si la phrase de Luther est l'hypothèse d'une théologie de la grâce, c'est la grâce à bon marché qui est proclamée. Mais, précisément, ce n'est pas comme point de départ, mais bien exclusivement comme point d'aboutissement, comme résultat, comme clé de voûte, comme ultime parole qu'il faut comprendre correctement cette phrase. Compris comme une hypothèse, le *pecca fortiter* devient principe éthique; et il faut bien qu'à un principe de la grâce corresponde le principe du *pecca fortiter*. C'est la justification du péché. De sorte qu'on tord le sens de la phrase de Luther pour lui faire dire son contraire. « Pêche courageusement », voilà qui, pour Luther, ne pouvait qu'être une ultime exhortation, un encouragement adressé à celui qui, sur la route de la vie à la suite de Jésus, avait reconnu qu'il ne pouvait se débarrasser de son péché et qui, rempli de terreur face au péché, désespère de la grâce de Dieu. Pour lui, le « pêche courageusement » n'est pas une sorte de constatation délibérée de sa vie dans la désobéissance, mais c'est l'Évangile de la grâce de Dieu devant lequel, toujours et en toute situation, nous sommes des pécheurs, cet Évangile qui nous recherche et nous justifie précisément en tant que pécheurs. Reconnais courageusement ton péché, ne cherche pas à y échapper, mais « crois encore plus courageusement ». Tu es un pécheur, eh bien! sois un pécheur, ne cherche pas à être autre chose que ce que tu es, redeviens même quotidiennement un pécheur, et sois-le courageusement. Mais, à qui peut-on dire cela si ce n'est à celui qui, quotidiennement, de tout son cœur, rompt avec le péché, qui quotidiennement rompt avec tout ce qui l'entraîne dans l'obéissance à Jésus et qui, malgré tout, reste inconsolable de son infidélité et de son péché quotidiens? Qui peut entendre ces paroles sans danger pour sa foi si ce n'est celui qui sait qu'une telle consolation l'appelle de nouveau à l'obéissance au Christ?

34. Mt 12,31s. Le *Catéchisme romain* de 1566 - dont un exemplaire se trouvait dans la bibliothèque de Bonhoeffer - traite de cette question dans le cinquième chapitre de la deuxième partie : « 19. En quel sens il est dit que certains péchés ne peuvent être pardonnés ». Voir J. SCHMITT, *Erklärung des mittleren Deharbe'schen Katechismus*, p. 554.

C'est ainsi que, comprise comme résultat, la phrase de Luther est grâce qui coûte, la seule grâce qui soit.

La grâce prise comme principe, le *pecca fortiter* pris comme principe, la grâce à bon marché, n'est en fin de compte rien d'autre qu'une nouvelle loi qui n'aide ni ne libère. La grâce prise comme parole vivante, le *pecca fortiter* pris comme consolation dans l'épreuve, comme appel à l'obéissance, la grâce qui coûte, est la seule grâce pure qui pardonne réellement les péchés et libère réellement le pécheur.

Tels des corbeaux, nous nous sommes rassemblés autour du cadavre de la grâce à bon marché, et nous en avons retiré le poison qui a fait mourir, parmi nous, la vie de disciple à la suite de Jésus. La doctrine de la grâce pure a subi, il faut l'avouer, une apothéose inégale; on fit de la pure doctrine de la grâce Dieu lui-même, la grâce elle-même<sup>35</sup>. C'étaient, partout, les paroles de Luther et, pourtant, on en avait faussé le vrai sens, en s'illusionnant soi-même. Pourvu que notre Eglise possède la doctrine de la justification, elle est incontestablement une Eglise justifiée ! Voilà ce qu'on affirmait. C'est dans la mesure où l'on offrait la grâce au plus bas prix possible qu'il fallait reconnaître là l'héritage de Luther. C'était, disait-on, la caractéristique du luthéranisme que de laisser la vie à la suite de Jésus aux légalistes, aux réformés, aux illuminés, et ce à cause de la grâce ; que de justifier le monde et de transformer en hérétiques les chrétiens qui s'efforçaient de vivre à la suite de Jésus. Un peuple était devenu chrétien, luthérien, mais ce fut aux dépens de la vie à la suite de Jésus et à un prix réellement trop bas. La grâce à bon marché avait remporté la victoire.

Mais savons-nous, nous aussi, que cette grâce à bon marché s'est montrée impitoyable au plus haut point à notre égard ?<sup>36</sup> Le prix qu'il nous faut payer aujourd'hui, avec l'effondrement des Eglises organisées, est-il autre chose que l'inéluctable conséquence de la grâce à bas prix ?<sup>37</sup> On a prêché et on a distribué les sacrements à vil prix, on a baptisé, confirmé, absous tout un peuple, sans poser ni question ni condition, par charité humaine, on a donné les choses saintes à des moqueurs et à des incrédules, on a déversé des flots inépuisables de grâce, mais l'appel à vivre strictement à la suite de Jésus se fit plus rarement entendre. Qu'a-t-on fait

35. Voir KIERKEGAARD, p. 168 : « Dans la définition de l'« Eglise » qui se trouve dans la *Confession d'Augsbourg*, on n'a pas retenu « la communion des saints qui a pour but d'indiquer la dimension existentielle », « mais « la doctrine », elle, est vraie [...] Cela est vraiment et proprement du paganisme » [X, IV, A 246 (1851)]. Apothéose signifie divinisation.

36. Voir 1935 NL B 8 (1) : « Surtout pas le « principe de la grâce » !! Autrement la grâce miséricordieuse devient une grâce sans miséricorde ».

37. Sur la situation de l'Eglise protestante en 1936, voir DBW 14, p. 673-676.

des certitudes de l'Eglise ancienne qui, au cours du catéchuménat précédant le baptême, surveillait si attentivement la frontière entre l'Eglise et le monde, veillait si attentivement sur la grâce qui coûte ?<sup>38</sup> Qu'a-t-on fait des avertissements de Luther concernant une annonce de l'Evangile qui conforterait les humains dans leur vie sans Dieu ? Où le monde a-t-il été christianisé de façon plus horrible et plus funeste qu'ici ? Que représentent les trois mille Saxons massacrés par Charlemagne à côté des millions d'âmes tuées aujourd'hui ?<sup>39</sup> Nous nous apercevons que le péché des pères est puni sur les enfants jusqu'aux troisième et quatrième générations<sup>40</sup>. La grâce à bon marché a été vraiment impitoyable envers notre Eglise protestante !

Impitoyable, la grâce à bon marché l'a sans doute aussi été envers la plupart d'entre nous sur le plan personnel. Elle ne nous a pas ouvert le chemin qui conduit au Christ, elle nous l'a fermé. Elle ne nous a pas appelés à vivre à la suite de Jésus, mais nous a endurcis dans la désobéissance. Osera-t-on dire que ce n'était ni impitoyable ni dur, lorsque, parvenus à l'endroit où nous avions perçu l'appel à suivre Jésus sous la forme d'un appel de la grâce du Christ, à l'endroit, peut-être, où nous avions osé faire les premiers pas sur le chemin de l'obéissance au commandement, la parole de la grâce à bon marché nous a assaillis ? Pouvions-nous écouter cette parole autrement que comme une tentative de nous empêcher de poursuivre notre chemin, en nous conviant à une lucidité correspondant à ce monde, de telle sorte qu'elle étouffa en nous la joie de la vie à la suite de Jésus ? On insinua que tout cela n'était jamais qu'un chemin librement choisi, un étalage de force, d'efforts, de discipline inutiles et même hautement dangereux, puisque tout était déjà préparé et accompli dans la grâce. La mèche qui luisait encore fut impitoyablement étouffée<sup>41</sup>. C'était une chose impitoyable que de s'adresser ainsi à un être humain, parce

38. En considérant la pratique ecclésiastique de son temps, BONHOEFFER traite en détail à Finkenwalde du « catéchuménat de l'Eglise ancienne » (y compris la « discipline de l'arcané »), voir 1935-1936 DBW 14, p. 546-551.

39. La propagande populaire et nationale-socialiste exploita contre les Eglises le fait que Charlemagne, en 782, a fait exécuter des milliers de Saxons. A Finkenwalde, BONHOEFFER évoqua souvent le nom de Charlemagne (voir DBW 14, p. 467, n. 14 ; p. 472, 474) en le rapportant constamment au *filioque* de l'Eglise ancienne : l'Esprit procède du Père et des Fils. Charlemagne imposa dans tous les territoires dont il était maître cette doctrine christologique de l'Esprit. Après 1933, les « Chrétiens allemands », se réclamant de traditions de l'« Eglise du peuple », proclamèrent un « esprit du peuple » soustrait au jugement du Christ (DBW 13, p. 40). Pendant qu'il travaillait à la Confession de Bethel (qui contenait une « reprise du *filioque* », DB, p. 355 = *Biographie*, p. 258 ; voir DBW 12, p. 370), Bonhoeffer écrivit à sa grand-mère le 20 août 1933, DBW 12, p. 118 : « La question est vraiment germanisme ou christianisme ».

40. Ex 20,5 ; Dt 5,9.

41. Voir Es 42,3 (Mt 12,20).

qu'il était inévitable que celui-ci, troublé par une offre faite à si bas prix, abandonnât le chemin où il avait été appelé par le Christ, parce que, dès lors, il s'emparait de cette grâce à bon marché qui lui volait pour toujours la connaissance de la grâce qui coûte. Et il ne pouvait en aller autrement : le pauvre homme abusé se sentait tout d'un coup fort<sup>42</sup>, en possession de la grâce à bon marché ; en réalité, il avait perdu la force d'obéir, de vivre en disciple. La parole de la grâce à bon marché a terrassé plus de chrétiens qu'aucun commandement des œuvres.

Dans tout ce qui suit, notre propos est de prendre la parole pour tous ceux que ce point inquiète, ceux pour qui la parole de la grâce est devenue effroyablement vide. Pour l'amour de la vérité, il faut parler en faveur de ceux qui, parmi nous, reconnaissent avoir abandonné la vie à la suite du Christ avec la grâce à bon marché, et avoir, inversement, par la vie en disciple du Christ, compris à nouveau la grâce qui coûte. Tout simplement, parce que nous ne voulons pas nier que nous ne nous trouvons plus dans la vie véritable à la suite du Christ, que, certes, nous sommes membres d'une Eglise, professant dogmatiquement une pure doctrine de la grâce, mais non membres d'une Eglise engagée à la suite de Jésus, il importe d'essayer de comprendre à nouveau la grâce et la vie à la suite du Christ dans leurs relations exactes l'une par rapport à l'autre. Sur ce point, nous ne pouvons plus, de nos jours, nous dérober. La misère de notre Eglise se révèle chaque jour un peu plus clairement sous la forme de cette seule question : comment pouvons-nous, à notre époque, vivre en chrétiens ?

Heureux ceux qui se trouvent déjà au terme du chemin que nous nous proposons de parcourir et qui comprennent avec étonnement ce qui, en vérité, semble incompréhensible : que la grâce coûte cher, précisément parce qu'elle est pure grâce, parce qu'elle est grâce de Dieu en Jésus Christ<sup>43</sup>. Heureux ceux que, dans leur simple vie à la suite de Jésus Christ,

42. Forts et faibles, voir Rm 14. A propos de la réunion tumultueuse au cours de laquelle les « Chrétiens allemands » s'affrontèrent à d'autres dans la nouvelle aula de l'Université de Berlin le 22 juin 1933, Bonhoeffer décrit comme « agressifs » les « faibles » qui voulaient tenir à l'écart de l'Eglise allemande ce qui était juif (DB, p. 338s. = *Biographie*, p. 243ss.; DBW 12, p. 85).

43. Au cours de la seule année 1937, vingt-sept anciens candidats du cours de Finkenwalde furent incarcérés plus ou moins longtemps pour avoir contrevenu à des décisions arbitraires de l'Etat (selon Bonhoeffer, dans le bilan de l'année 1937, DBW 15, p. 14s.). Une lettre de Willi Brandenburg en provenance de la prison de la police de Francfort-sur-l'Oder avait été jointe à la dixième circulaire de Finkenwalde (22 juillet 1936 DBW 14, p. 202) : « Le Seigneur Christ ! C'est la vie, c'est la béatitude, car c'est le pardon des péchés, c'est ce que l'on sait en bon théologien, mais on en fait l'expérience dans une telle situation ». BONHOEFFER ajouta à cette lettre (DBW 14, p. 199s.) : « Est étonnant le poids de chaque mot qui vient d'une telle situation ».

cette grâce a dominés, de sorte que, l'esprit humble, ils peuvent magnifier la grâce du Christ qui seule agit. Heureux ceux qui, ayant reconnu cette grâce-là, peuvent vivre dans le monde sans s'égarer à son contact, ceux pour qui, en vivant à la suite de Jésus Christ, la patrie céleste est devenue tellement certaine qu'ils sont réellement libérés pour la vie en ce monde. Heureux ceux pour qui la vie à la suite de Jésus Christ n'est rien d'autre que vivre de la grâce, et pour qui la grâce n'est rien d'autre que la vie à la suite de Jésus. Heureux ceux qui, dans ce sens, sont devenus chrétiens, ceux pour qui la parole de la grâce a été miséricordieuse.